



### Les corps vils

Expérimenter sur les êtres humains aux XVIII et XIXème siècles

Par G. Chamayou, La Découverte, 2008

Voilà un livre comme on aimerait en trouver plus souvent dans une littérature trop souvent pseudo-morderniste qui cherche les galons plutôt que la pensée. Grégoire Chamayou traque ici la manière dont les corps vils, c'est-à-dire les corps des condamnés, les suppliciés, les assistés, les colonisés, les blessés de guerres sont des corps qui ont permis l'expérimentation de protocoles de soins, aussi bien pour les industries pharmaceutiques qui pouvaient trouver des cobayes peu onéreux pour tester de nouveaux médicaments, que pour la médecine qui pouvaient faire des expériences de prélèvement d'organes, de maintien en vie de certains organes, de greffes, etc. « Il existe beaucoup d'histoires de la médecine mais très peu d'histoire des sujets humains de ses expérimentations. Avec les "corps vils", il s'agissait de réactiver, de remettre en circulation une catégorie philosophique oubliée » (p. 387).

C'est un ouvrage qui s'inscrit dans la longue maturation de la pensée sur l'oubli en histoire, fut-elle une histoire médicale. L'oubli du corps comme peut l'évoquer Paul Ricœur, en particulier dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Seuil, 2000) : « l'oubli peut être si étroitement mêlé à la mémoire qu'il peut être tenu pour une de ses conditions. Cette imbrication de l'oubli dans la mémoire explique le silence des neurosciences sur l'expérience si inquiétante et ambivalente de l'oubli ordinaire. » (p. 553). Et si pour Michel Foucault, « Dans le silence de l'internement, la folie a étrangement conquis un langage qui est le sien » (*Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, 1972, p. 492), le langage de la folie n'est jamais le langage du fou. C'est ce que Michel De Certeau lui reprochera : « On peut éclairer la question en revenant à ce que Freud nomme "l'écriture de l'histoire" (*Geschichts-schreibung*), point nodal des relations entre littérature et histoire. Pour lui, "l'écriture de l'histoire" se produit à partir d'événements dont "rien" ne subsiste : elle en "prend la place". Elle est donc à la fois exclue de ce dont elle traite et pourtant cannibale. Elle "tient lieu" (elle occupe la place) de l'histoire qui lui manque » (*Histoire et psychanalyse*, Gallimard, 1987, p. 127). La recherche sur le corps est toujours un objet qui échappe, en premier lieu au corps de celui qui écrit. La question de la folie est un point d'achoppement pour la pensée du corps, à la fois comme sujet oublié de l'histoire et même des sciences, et à la fois comme la marque de la vie inoubliable. *L'Idiot* de Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski (Gallimard, 1983) marque ceux qui l'ont connu du sceau de cette vie inoubliable, comme si cet état idiosyncrasique agissait par irruption étrange dans l'impression familière. C'est la raison pour laquelle la recherche dans le langage ne saurait passer à côté des états apparents de non-langage. « Sur le langage qui fait défaut à l'enfant se décompose pour ainsi dire la parole de l'homme... » (Walter Benjamin, *L'Idiot* de Dostoïevski, Gallimard, 2000, p. 171).

Comment parler de ceux sur qui la science et le savoir se fondent justement parce qu'ils sont au seuil de perdre toute possibilité de parole ? Expérimenter sur ceux qui ne parlent pas ou ceux dont le silence est imminent, c'est pour la science la condition de sa moralité obtenue à peu de frais.

Cet ouvrage de Grégoire Chamayou relance autrement la question de la recherche sur le corps et ses abîmes. Et s'il met un soin tout particulier à son écriture, c'est sans doute que sa recherche le conduit à l'endroit difficile où s'articulent les savoirs et la littérature, l'histoire et les histoires pour des gens, ceux qui ont des « corps vils », qui ne doivent pas faire d'histoire. Un grand livre.

Guy-Noël Pasquet